

Bibliothèque numérique

medic@

Gorris, Jean de. Discours de l'origine, des mœurs, fraudes et impostures des Ciarlatans, avec leur decouverte, dédié à Tabarin...

*A Paris, chez Denys Langlois, 1622.
Cote : 32704*

DISCOVRS
DE L'ORIGINE
DES MOEVRS, FRAV-
DES ET IMPOSTVRES
des Ciarlatans, avec leur
descouuerte.

*Dedié à Tabarin & Desiderio de
Combes.*

Par I. D. P. M. O. D. R.



A PARIS,
Chez DENYS LANGLOIS, au Mont saint
Hilaire, à l'enseigne du Pelican.

M. DC. XXII.



L'ORDRE DES CHA- PITRES.

CHAPITRE I.

*Que c'est un grand erreur d'achepter des remedes,
ou prendre conseil des Ciarlatans pour des in-
firmes ou malades.*

CHAP. II.

Les causes de l'erreur susdit.

CHAP. III.

De l'origine des Ciarlatans.

CHAP. IV.

Des mœurs des Ciarlatans.

CHAP. V.

*Des fourbes & tromperies des Ciarlatans, & leur
descouverte.*

CHAP. VI.

*Tromperies desquelles les Ciarlatans vsoient au
au temps de Galien.*

CHAP. VII.

De l'erreur qui se commet à ouyr les Ciarlatans.

CHAP. VIII.

*Que par le tesmoignage de saint Thomas on ne
peut les escouter sans scrupule de peché mortel;
avec une digression sur le Phœnix, & conclu-
sion du discours.*

IXXCM

DE L'ORIGINE, MOEVRS
fraudes & impostures des Ciar-
latans. CHAP. I.

*Que c'est grand erreur d'achepter des remedes, ou
prendre conseil des Ciarlatans pour la gue-
rison des malades.*



OMME ainsi soit qu'en la science de
Medecine la plus vtile & necessaire
de toutes se commettent infinies er-
reurs touchant la guerison des pau-
ures malades, iceux d'autant plus
importans & considerables, qu'ils
sont faicts en ce que l'homme a de plus precieux au
monde, qui est la sante du corps; ce n'est pas toute-
fois mon dessein de discourir icy de tous, mais seu-
lement de ceux qui se practiquent es places publi-
ques par ceste sorte de gens que nous appellons com-
munement Ciarlatans; Erreur d'autant plus grand
& dommageable, qu'ils se coule au dedans de nous,
couvert de l'ornement, du masque & apparence de
quelque artiste langage, qui nous dore ceste pilule,
& la propose à vn peuple ordinairement credule &
ignorant.

Je dis donc pour commencer ce discours que d'a-
cheter les remedes, medicamens, pouldres, onctions,
baumes, huiles, & tels autres des Ciarlatans, c'est vn
erreur trespernicieux: non seulement pource que le
plus ordinairement ils causent dommage, & souuent
la mort, Mais plus encore, pource qu'il y va grande-

A ij

ment de l'intereſt & ſalut de l'ame, comme nous di-
rons en ſon lieu.

Premierement par ce mot de Ciarlatans, i'entens
ceux que les Italiens appellent *Saltaimbanci*, baſte-
leurs, bouffons, vendeurs de bagatelles, & generale-
ment toute autre perſonne, laquelle en place pu-
blique montee en banc, à terre, ou à cheual, vend
medecines, baumes, huilles ou poudres, composees
pour guerir quelque infirmité, loüant & exaltant ſa
drogue, avec artifice, & mille faux ſermens, en ra-
contant mille & mille merueilles : Et pour entrer
plus auât au traiçté de cſt erreur, ie maintiens qu'il
eſt le plus groſſier & impertinent, que iamais hom-
me puiſſe commettre, & ce pour trois raiſons princi-
pales: La premiere ſi nous auons eſgard à ſa fin; la ſe-
conde ſi à l'action; la troiſieſme ſi nous conſiderons
l'agent. Pour ſa fin, d'autant que celuy qui achepte
telles drogues a pour but d'ayder & ſecourir ſes ma-
lades, & ainſi deſpenſe & employe ſon argent, com-
bien qu'ordinairement le remede luy apporte dom-
mage: Pour ſon action par ce que c'eſt vn medica-
ment vendu en place publique & expoſé à l'encan:
Bref pour l'agent, d'autant que ce vendeur eſt com-
munement vn fugitif, vn vagabond, bouffon, &
Ciarlatan.

Mais repaſſons ces trois conſiderations avec plus
de loisir, & diſcourons à noſtre ayſé ſur chacune d'i-
celles, car ainſi cognoiſtrons nous clairement de
quel poix & importance elles ſont. Quand à moy
toutes fois & quantes que ie conſidere ceſte premie-
re raiſon, ſçauoir la fin & le but qui meut l'homme à
achepter les remedes des Ciarlatans, & qui n'eſt au-
tre que pour ſoulager ſes malades, ie ne puis ceſſer de

m'en esmerueiller : de penser qu'un homme raisonnable ayt si peu de iugement & soit si peu esclairé de la lumiere de ceste raison que d'auoir ce courage de confier la vie de ses malades, parens, ou amis, (car les vns & les autres luy doiuent estre grandemēt chers) és mains d'un Ciarlatan, d'un homme sans science & sans conscience, qui avec rusee & bouffonnerie vend ses drogues ainsi qu'à lencan au plus offiant & dernier encherisseur, ny plus ny moins que l'on fait les friperies & les haillons : & qui pis est tels remedes sont remportez avec plus de confiance que ceux des Docteurs, ce peuple ignorant & balourde ayant ceste pensée qu'un vagabond, un pilier de tauerne, qui n'estudie autre chose qu'en l'art de ruffianerie, soit plus suffisant que ce Docteur, qui tout le temps de sa vie estudie & l'employe pour bien guerir : cet erreur est d'autant plus grossier, que si pour pēser un cheual ou un bœuf malades, on a recours au meilleur mareschal de toute la contree, & si là ne s'en trouuoit d'assez capables, on les cherche loing, & à grand pris : & cependant pour la santé d'un parent ou d'un amy on est si credule que de se fier aux furberies d'un qui sçait tout autre chose que bien guerir : Mais cet erreur se monstre encore plus grand en esgard à l'action du Ciarlatan, puis que chacun sçait que la Medecine qui a esté creëe de Dieu pour le benefice du genre humain, doit estre exercee avec grauité, prudence & modestie, & que celuy seul s'en peut plus dignement acquitter qui est philosophe, ainsi que l'ont tousiours estimé & le sçauent les sçauants hommes : Or un Philosophe signifie autant qu'un homme de bien. Et qui dira que tels Ciarlatans soyent gens de bien ? Mais s'ils sont tels nous

A iij

l'examinerons cy apres par les loix ciuiles. Mais cet erreur susdi& ne se recognoist il pas encore plus grand, en voyant la Medecine vendue en place marchande à la façon des esclaves; &, ce qui est de plus exorbitant, par des personnes qui à peine sçauent lire. Mais c'est chose plaisante de voir l'artifice dont se seruent ces Medecins de banc pour vendre leurs drogues, quand avec mille faux sermens ils affermet d'auoir appris leurs secrets du Roy de Dannemarc, ou d'un prince de Transiluanie, afin que le peuple oyant ces noms illustres & serenissimes, leur iet te aussi tost avec l'argent le mouchoir, ou le gant. Et quand ainsi seroit qu'un tel prince les leur auoit donnez, pour cela seroyent ils plus excellents? les princes estudiant ils en Medecine? On repliquera peut estre, que les choses rares souuent s'adressent & tombent ez mains des princes. Cela est bien vray: Mais ces choses rares quand ils les possedent, ils les gardent pour euxmesmes: Et si quelquefois ils donnent le remede, ils n'en communiquent pourtant pas le secret: & quand ils le voudroyent faire, ce ne seroit pas (à mon aduis) à des Ciarlatans, quand ils n'auroyent autre crainte que d'estre nommez sur le theatre par ces bouches infames.

Ce seroit donc grand' merueille de croire que ce remede fut bon, lequel en guise d'un vieil haillon est exposé venal, rendu authentique par la presence d'un fugitif, d'un coureur couuert de velours, galonné d'or & d'argent, approuné d'un Zany, enregistré dans la feinte doctorerie d'un Gratian, illustré de la presence d'une putain ou maquerelle eshontee, seellé par les plaisanteries d'un Tabarin, ou d'un Grisigoulin, confirmé par mille faux sermens, & accom-

pagné d'autant de mēsonges: & toutefois le peuple aveugle & stupide l'achepte auidement, & l'employe avec assurance, iusqu'à ce que finalement par l'experience faulx & menfongere il se recognoist deceu & trompé, mocqué & befflé, s'aduisant, mais trop tard, de sa simplicité. Mais que diroit-il s'il voyoit cependant ce maistre Ciarlatan fuiuy de ses compagnons, assis ez cabarets aux bonnes tables couvertes de frians morceaux & vins delicieux s'esclartans de rire, & faisans bonne chere à la barbe & aux despens de tels balourdes qui despensent si follemēt leur argent?

Sçache donc (ô peuple ignorāt) que la vertu n'a point besoing de baisteurs, ny de Tabarins. La Medecine est vne vertu, & la vouloir debiter avec boufonneries, c'est la souiller & contaminer, c'est l'escorger. Elle fuyt & desdaigne toute louāge vulgaire, & bannissant l'avarice, se contente de son estre tresprecieux, reluisant d'elle mesme sans auoir besoing de comedie, de chāts ou de violōs: d'elle mesme plus riche que l'or & les pierres precieuses, ainsi que disoit iadis Euripide:

Non est virtute melior possessio,

Non enim submitit se, neque pecuniis,

Neque seruituti, neque adulationi vulgi:

Sed virtus quo frequentius ea vti libet,

Eo magis crescit, perfectior fit.

Virtus maximum rerum humanarum bonum.

Mais icy (me dira quelqu'un, est il donc possible que les Ciarlatans n'ayent rien de vertueux? A celuy la ie respondray que ce mot de Vertu a beaucoup de significations, lesquelles il faut esplucher deuant que respondre. La vertu signifie quelquefois vne priua-

tion du vice. Quelquefois ce mot signifie vne partie de quelque science ou art vertueux, comme de Philosophie, ou de Medecine: En troisieme lieu ce mot signifie vne obseruatiō de quelque art mechanique. Cecy posé, ie dis que les Ciarlatans ne peuuent participer à la vertu entant qu'elle signifie vne priuatiō du vice, pource que (cōme ie demonstreray cy apres par le tesmoignage de S. Thomas) leur professiō ne se peut exercer sans beaucoup de pechez mortels. Ils ne peuuent aussi auoir cete vertu entant qu'elle signifie cete partie d'art ou de science vertueuse, cōme de Philosophie, ou Medecine, d'autant qu'en icelles ne se trouuēt point de remedes qui guerissent en vn moment des maladies incurables, ainsi que ceux cy se vantent de pouuoir faire, disans que par trois onctions ils gueriront toute vieille douleur, ancienne surdité, le calcul, & autres maladies semblables. Reste donc qu'ils puissent auoir part à cete vertu, au sens que ce mot signifie vne obseruation particuliere de quelque art mechanique, comme par exemple, sçauoir faire des sauonnettes de bonne odeur, des pomades, pouldres à blanchir les dents, à faire mourir les souris, faire parfums, vendre des croisettes, petites images, & telles autres choses. C'est donc abus si au lieu de ces choses ils s'appliquent à vendre des remedes pour les indispositions du corps, comme pouldre à vers, pouldres ou liqueurs pour la douleur des dents, huiles pour douleurs froides & chaudes, baumes pour douleurs d'oreilles ou surditez, breuuages pour colique ou mal de mere, voire mesme de l'onguent pour la galle: & que ce soit erreur & abus tresgrand, ie le demonstreray au chapitre suyuant.

CHAP.

CHAP. II.

*Auquel est traité des causes, pour lesquelles c'est
erreur d'achepter remedes des Ciarlatans pour
quelque maladie que ce soit.*

IE rapporteray en ce present chapitre les medica-
mens principaux, & les plus ordinaires des Ciar-
latans, & examineray si en quelque façon il est pos-
sible qu'ils puissent estre utiles à la santé du corps,
afin que par cet examen le peuple puisse cognoistre
& conclure le semblable de tous leurs autres reme-
des, selon ce que dit le Poëte:

Crimine ab vno disce omnes.

Ets'il est vray que ie luy face voir à l'œil & toucher
à la main comme il est malheureusement deceu, &
que tels remedes n'ont aucune vertu ny puissance
de tout ce qu'ils en promettent, ie m'assure qu'une
autre fois il sera plus prudent & aduisé, pour n'em-
ployer si legerement son argent, & exposer ses ma-
lades en peril euident.

Mais icy m'objectera quelqu'un ma temerité, en
m'accusant de nier les bonnes & veritables expe-
riences, que nous voions souuent produites par tels
medicamens: à celuy là ie respondray cy apres, &
descouriray leurs tromperies, & à la fin du chapitre
suyuant i'exposeray encore comme il se peut faire
qu'il en sorte quelquefois de bons & valables ef-
fects.

Ie dis donc pour l'heure presente que leurs reme-
des n'ont aucun bon effect, que s'ils en ont c'est par
aduanture, voire mesme plus que par accident, ce

B

que ie prouue en ceste sorte.

Les remedes & maladies principales que se vantēt de guerir ces Saltimbanques, sont celles-cy: poudre pour tuer les vers, opiate pour le mal de mere, pour colique, ou autre grande douleur qui trauaille les hommes; huyles pour guerir toutes vieilles douleurs & anciennes furditez; liqueurs, poudres ou racines pour oster le mal des dents, onguent pour la rogne pommade pour guerir les creuasses d'un tetin, & les mules au talon.

Or pour commencer à la poudre à vers, laquelle est le plus ordinaire remede dont ils se seruent, ie dis qu'un tel remede n'estant point administré avec raison ne peut produire aucun bon effect, parce que pour guerir à propos ceste vermine, nous deuons auoir trois intentions: la premiere c'est d'auoir esgard à la fiebure, pour ce que ou iamais ou rarement les vers ne sont sans fiebure: la seconde de faire mourir les vers: la troisieme de les tirer du corps: Or plusieurs choses sont propres à faire mourir les vers, lesquelles pour leur chaleur excessiue causent la fiebure, ainsi que le scordium par sa chaleur: d'autres encore font bien mourir les vers, & ne les tirent toutefois pas du corps: Que si estant morts ils demeurent au corps plus longuement, alors par leur pourriture ils augmentent la fiebure & autres tels accidens: Ces trois intentions sont de si grand poix qu'il est impossible qu'un homme ignorant & brutal les puisse comprendre: ce n'est donc sans raison que ceste poudre n'a aucun bon effect & si en plein theatre iettant de ceste poudre sur les vers on les veoit mourir, (& c'est ce qui charme le spectateur) il ne s'aduise pas, & ne prend garde que pour arriuer iusques aux entrailles

la niche de ces vers, i l'en faudroit plus de deux onces, bien loing du peu que ces gens donnent pour deux grands blancs; & bien que ceste poudre les fit mourir, ie demande par quelle vertu les tirera elle du corps? Mais encore ceste poudre est elle si secrette qu'elle ne soit cogneuë des Medecins? ces mesmes Ciarlatans l'achèptent dans les boutiques, & n'est autre que la poudre de coralline, appelée des anciens mouffe marine, & ce qu'ils achèptent pour 20. sols ils le vendent par leurs charlataneries plus de vingts francs: Mais qui pis est pour croistre la quantité de ceste poudre, ils y adioutent d'autres ingrediens à eux incogneus, & qui peuuent infiniment plus redoubler la fiebure qu'ils n'ont de puissance à tuer les vers: & parauanture que chacun ne sçait pas que ceste coralline est grandement puissante contre les vers, comme aussi la graine d'orége, de cèdres, & des choux vers, le dictam de Candie & le scordium: appert donc par ce que dessus que c'est vn erreur tres-grand d'employer telles poudres sans l'aduis d'un docte Medecin, tant pour le regard de la fiebure qui accompagne les vers, que pour les chasser hors du corps.

Mais leurs opiates pour le mal de mere me mettent grandement en colere, considerant qu'avec tât d'audace ils promettent de guerir infailliblement & en vn moment telles douleurs, & toutefois chacun sçait & se voit iournellement, que telles maladies sont d'une cure tres-difficile, bien que regies & gouuernees par les plus habiles Medecins, & particulièrement qu'ad elles sont causees de la suppression des mois, de l'intemperie de la matrice chaude ou froide, ou d'abcez, ou de playe, si qu'alors est besoin non

B ij

seulement de saignées ou de purgations souvent reiterées, mais aussi de mille & mille linimens, autant de diuersions, & à peine encore est-ce assez: & neantmoins vn Ciarlatā promettra de la guerir en vn moment avec sa drogue: mais il le fait encore beau voir promettant en la mesme sorte la guerison de la colique, laquelle soit qu'elle soit renale, ou de l'estomach, ou des entrailles, naissante ou de grosses ventosités ou d'humeurs froides & crues, ou de quelque intemperie, requiert vne abondance de clysteres, de vomitoires, de purgatifs, & autres medicamens.

Que diray-je de leurs huyles pour guerir les vieilles douleurs & antiquies surditez, lesquelles en presence du peuple ils exaltent iusques au tiers ciel, iusques à ce que par mille fausses merueilles racontées, ils luy ayent tiré l'argent de sa bourse: & puis quand il en vient à l'essay, la fausseté recognue, il se moque luy mesme de sa simplicité ou plustost stupidité, de croire qu'une huyle sans autre preparation, es mains d'un ignorant Ciarlatan, ayt ceste vertu & puissance de guerir les douleurs & surditez enuieillies & entracinées: En voicy la raison: Les vieilles douleurs le plus ordinairement sont causees de fluxions, ou chaudes ou froides ou meslees des deux: comme aussi de l'imbecillité des parties, qui recoivent la fluxion; Quant aux fluxions, elles peuuent estre causees de l'intéperie des parties qui enuoient, d'où appert que pour appaiser telles douleurs, il faut oster premierement la cause, puis il faut diger & purger les humeurs peccantes, & finalement fortifier les parties, d'autant que rendues telles elles ne receuront plus l'humeur, comme aussi les autres ne l'enuoieront plus; & ainsi l'humeur peccante cuite &

digeree, n'apportera plus la douleur, laquelle par ce moyen cessera: Mais pour accomplir toutes ces choses, il n'est pas seulement requis vn, mais plusieurs medicamens, & de diuerse nature & qualité: C'est donc chose ridicule & impossible que ceste huile ou baume du Ciarlatan le puisse faire, composee à l'aduenture, ou avec ingrediens, lesquels s'ils peuvent seruir à la coction ou digestion de l'humeur nuiront à la cause d'iceluy, & s'ils sont vtiles à cestuy-cy, nuiront à celuy-là.

Je dis le mesme des antiques surditez, lesquelles comme enseigne Galien au 1. des differences des symptomes, chap. 3. viennent d'intemperie, ou de tumeurs dans les oreilles: Or pour la guerison d'icelles il faut premierement oster la cause, ce qui est impossible quand la surdité est confirmee, c'est à dire quand la faculté de l'ouye est abolie & destruite, ainsi que l'enseigne l'experience, & Paul Aegin. clairement au 3. l. ch. 23. & cest axiome des Philosophes, que de la priuation à l'habitude il n'y a point de retour, & nonobstant le peuple croira à ce bauard de Ciarlatan, qui promet la guerir avec vne huile: Je dis le semblable de ces racines ou liqueurs qu'ils vendent pour oster la douleur des dents, quand ils afferment qu'au dedans d'icelles il y a des vers, serpens ou basilics, & qu'en tout temps chacun nourrit au dedans de soy vne formilliere de vers: ce qui est vn vray songe & folie de croire: ie ne nie pas que si vne dent est gastee, & qu'il y ayt au dedans d'icelle quelque erosion ou pertuis, que le residu des viandes s'y corrompant, il ne s'y puisse engendrer des vers, comme nous voyons dans les oreilles des petits enfans pour la pourriture qui s'y amasse,

B iij

mais qu'autrement & pour autre raison, il y ayt des vers dans les dents, c'est folie & mensonge, car si ainsi estoit l'homme enrageroit, comme font les chiens, & seroit en vn tourment perpetuel, veu le grand sentiment que les dents ont, seules entre les os du corps humain: & ceste douleur atroce que nous sentons ne prouient pas tousiours des vers, mais d'une intemperie chaude, froide ou meslee: or de composer vn medicament bon à toutes ses choses, il n'appartient qu'à vn docte Medecin, & non pas à vn ignorant Ciarlatan, lequel ainsi ne guerira iamais ceste douleur comme il appartient; & quand bien quelqu'un luy auroit enseigné de composer vn tel medicament, il ne guerira pourtant pas la douleur, si premier il n'arreste la fluxion, & c'est ce qui surpasse sa capacité, aussi ne le promet-il pas: Il en faut autant dire de cest autre mensonge, que tout homme aye tousiours des vers au dedans du corps: car combien qu'il soit vray qu'il s'y engendrent quelquefois, & principalement au réps des fruiçs, & des grandes pourritures, neantmoins cela n'est pas en tout temps, & l'homme ne pourroit viure si ainsi estoit, car la pourriture en estant la cause, si elle estoit dedans nous continuellement, produisant ceste fourmilliere de vers, certainement avec le temps elle s'emparerait du cœur, & y allumant vne fiebure continuë, nous priueroit aussi tost de la vie.

En apres leur onguent pour la galle est non seulement suspect, mais aussi pernicieux: pource que de ceux qui ont la galle aucun ne s'en peut frotter qu'avec grand peril, s'il ne se purge premierement, d'autant que cest onguent resserrant & dessechant les ylcères & croustes par où la nature souloit deschar-

ger les mauuaises humeurs, lors ces humeurs se s'enferment au dedans, & peuuent avec effort rebrouffer à quelque partie noble, & causer de tres. facheuses accidens, voire mesme la mort, comme nous auons veu quelquefois arriuer.

Quant à leur pommade à guerir les creuasses de tetins, & les mules, c'est chose admirable, car chacun sçait que pour guerir telles creuasses, est besoin d'un medicament dessicatif, pource qu'elles sont vne sorte d'vlceres: & pour guerir les mules quand elles ne sont vlcerees, est besoing d'un medicament digestif, mais si elles sont vlcerees & entamees, il faut chose qui desseiche: & l'on sçait toutesfois qu'en vne pommade pour estre bien faicte, il n'y faut autre chose que de la graisse de cheureau, pommes & eau rose: or si ces ingrediens peuuent accomplir ce que promet le Ciarlatan, que celuy le die qui a du iugement.

Il est donc vray que tout ce qu'ils vendent sur leurs theatres ne fait ny ne peut faire les choses qu'ils promettent; & si quelquefois il s'en veoit des expetiences ou se sont tromperies, comme nous dirons au chapitre 5. de ce discours, ou vn cas fortuit, d'autant qu'en telles huiles & medicamens à peine se trouue vne plante qui aye puissance de guerir ceste douleur ou de dents, ou d'estomach; ainsi donc est le malade affronté: Que s'il a fait du bien à vn, il a fait du mal à mille autres: & estimons nous que s'ils sçauoient de certains & infaillibles remedes, & que ce qu'ils promettent fust vray ou vray semblable qu'ils fussent rousiours vagabonds, & logez dans les hostelleries; qu'ils ne s'arrestassent pas aux bonnes villes, dans lesquelles vn seul remede qui auroit

vne seule entre tant de vertus qu'ils extollent, seroit capable & suffisant de les faire à tout iamais riches? i'ay cogneu dans la ville de Venise vn Medecin François, lequel avec vn seul remede pour la carnosité, pour ce qu'il estoit tres-approuué, estoit non seulement en grande reputation, mais aussi gaignoit tout ce qu'il vouloit: En ceste mesme ville il y auoit deux freres nommez les Nurcins, personages tres honorables, lesquels pour estre tres-experts à tirer les pierres, faisoit des gains admirables: & si les Ciarlatans auoient ces asseurez remedes contre les gouttes dont ils se vantent, tant de grands Princes qui en sont si ordinairement trauaillez, ne les feroient-ils pas riches pour ce seul secret: voire mesme si tout ce dont ils se vantent sur leurs theatres estoit si souverain, fortiroient ils peu de réps apres des bonnes villes, craignans qu'apres la descouuerte de leurs impostures quelqu'un ne leur en donnast les ressentimens: & combien qu'apres trois ou quatre mois d'absence ils retournent aux mesmes lieux, alors ils iettent de la poudre aux yeux du peuple, l'appastelant de quatre ou cinq farces bouffonnes: & combien que ceux qui ont esté befflez n'achèptent plus leurs drogues, si est-ce que les autres le font, & aucuns d'eux seulement pour leur donner courage de continuer leurs farces & comedies: mais voyons maintenant combien cest erreur est considerable, eu esgard à l'agent qui est le Ciarlatan.

CHAP. III.

CHAPITRE III.

De l'origine des Ciarlatans.

AL'entree de ce discours j'ay dit que l'importance de cest erreur se cognoist par ces trois considerations, de la fin, de l'action, & de l'agent. Des deux premieres j'ay traicté aux chapitres precedens; reste maintenant à discourir de l'agent qui est le Ciarlatan, duquel voulant recercher l'origine, il il me faut departir ce discours en deux chefs, sçavoir en la source & origine du nom, & en celle de l'art. Je traiteray donc premierement du nom, puis de l'art.

Ce mot de Ciarlatan (lequel parmy nous ne signifie autre chose qu'un qui monte en banc, aux Italiens *salimbando*, aux Latins *Gesticulator*, aux Grecs *χεῖροβόλος*) a tiré son origine d'une contree du pays d'Umbrie nommée *Cerretum*, de laquelle sont nommez *Ceretani*, & desquels escrit en ces termes un grave historien: *Ceretani populi ex Cereto Umbria oppido qui totum orbem uno quodam ac turpi superstitionis genere ludificant*. Et comme de ceste contree ils furent denommez *Ceretani*, parce que plusieurs d'entr'eux faisoient profession de cest art, aussi apres que ceste profession fut passée à d'autres nations d'Italie, ce mot quand à ses lettres, receut quelque changement, retenant toutesfois la signification quant à l'exercice du mestier: & d'autant que ces gens montez sur leurs theatres, racontotent mille fables, mensonges, fourbes & bagatelles, ils furent tous compris sous le nom de Ciarlatans, ainsi par ce mot nous entendons ce que les Grecs ont fait par le mot *χεῖροβόλος*

C

les Latins par *Gesticulatores & Ludiones*, lesquels noms ayans vne signification generale & vniuerselle, signifient aussi toute sorte de Ciarlatans, bouffons, & histrions, mais plus proprement ceux qui dans les places & lieux publics, montez sur des eschafaux, s'efforcent de donner plaisir au peuple, & ainsi le tromper en luy vendant des remedes contre toutes infirmités. Or que ces noms comme vniuersels, comprennent sous leur signification d'autres encores moins vniuersels, il appert par les Latins: car comme ainsi soit que par *Gesticulatores & ludiones*, ils entendent toutes sortes de basseurs, & Thriacleurs, neantmoins sous ces termes ils en comprenoient d'autres plus particuliers, selon la propriété des choses qu'ils representoient, comme *Mimi*, *Pantomimi*, *Archimimi*, *Eibologi*, *Eibopcei*, & semblables, & tous ceux-là estoient maniere de bouffons: ny plus ny moins au iourd'huy sous le mot de Ciarlatan nous comprenons les Docteurs Gratiens, les Zani, Pantalons, Buratins, & ces gens qui sur vn theatre representent le Sicilien, le Neapolitain, l'Espagnol, le Bergamasque: & cela suffira quant à l'origine du mot.

Quant à l'origine de cet art, il n'est point tant aysé de la trouuer, & iusques icy quelque diligence que i'y aye employee, ie n'ay peu venir en cognoissance de celuy qui osa le premier inuenter cest art, qui est vrayement le nid & la pepiniere des bouffons: car i'auoit que toutes les especes & differences de cest art soient par les bons auteurs Latins comprises sous le nom de *Histrions*, ou parce qu'ils sont les premiers venus de *Istria*, ou parce que (ce que ie croy plus veritablement) *Hister* en langue Florentine signifie vn farceur, & vn bouffon. Neantmoins

cela ne suffit pas à montrer parfaitement son origine. Quant à moy, ie croy qu'un tel art, s'il n'a eu son commencement du grand nombre des jeux que representoient les Romains, au moins qu'il en a receu un grand accroissement : ie dis cecy pource que la ville de Rome non seulement quand elle a esté triomphante s'est grandement delectée des jeux & spectacles, mais mesmes iusques en ces derniers tēps a gardé ceste coustume de celebrer certains jeux qu'ils appellent *Giocchi Taurini*, lesquels combien qu'anciennement ils fussent celebrez en l'honneur des Dieux infernaux, ont depuis esté representez seulement pour donner plaisir au peuple és iours de Carême prenant, & c'estoit la chasse des taureaux : laquelle coustume fut abolie sous le Pape Pie V. & à bon droit, tant pour delaisser ceste coustume viciée en la superstition des faux Dieux, comme pource qu'en ces jeux mouroient beaucoup d'hommes. Or pour retourner à mon propos, la ville de Rome a toujours aimé grandement les spectacles & les jeux, & de là prit naissance leur institution, comme les *Circenses*, *Dionysiens*, *Lebens*, & autres instituez, comme ie persuade à l'imitation des jeux Olympiques, ordonnez par Hercules, entre Helide & Rife de Grece; lesquels se celebrent tous les cinq ans en l'honneur de Iupiter: ces jeux estoient celebrez avec tant de magnificence & d'apparat, avec une si grande variété de bestes sauvages (lesquelles le peuple ne tuoit pas seulement, mais à son bon plaisir les emportoit) que Suetone racontant les jeux que fit Auguste, en dit d'estranges merueilles, & les Empereurs faisoient tout cela pour s'acquérir la bienveillance du peuple : Autant en fit Caligula aux jeux

C ij

des gladiateurs, Claudius aux seculiers, Neron aux Circeuses, & plusieurs autres ; & tels jeux estoient representez en plusieurs endroits de la ville, comme au Cirque, aux Theatres, aux Amphiteatres tant de iour que de nuict, comme semble le tesmoigner Ausonne en ces vers :

Trina Tarentina celebrata trimochia ludo.

J'ay dit que la profession des Ciarlatans, si elle n'a pris son origine de ces jeux, au moins elle en a tiré son accroissement, parce qu'en tels iours y abordoit vn nombre infiny de peuple, qui y estoient inuitez tant ceux de la ville que les estrangers, au son public des trompettes : & est croiable qu'en ces lieux y accouroit aussi grand nombre de Ciarlatans. ie dis cecy parce que Flavius Blondus en sa Rome triomphante, tesmoigne que mesme es jeux que celebrent les Romains, se representoient beaucoup de niuelleries & de bagatelles : & moy i'ay veu dans vne figure antique du triomphe que celebrent les Romains, apres auoir subiugué les provinces rebelles, les pourtraicts de ces Thriacleurs, non seulement pour donner plaisir au peuple, mais pour insulter & brocarder les vaincus : d'où nous pouuons conclure que cest art des Ciarlatans est bien antique, puisque dès le temps des premiers Empereurs elle estoit pratiquée en leurs jeux : mais de dire qui en a esté l'inuenteur, c'est ce que ie ne puis ; l'ayant toutesfois soigneusement & diligemment recherché dans les bons auteurs ; bien diray-ie que par leur lecture, i'ay appris les proprietéz & conditions de tout tēps veües & obseruees en ces gens parmy l'exercice de leur art, lesquelles sont au nombre de cinq : La premiere condition c'est de se masquer ; la seconde de

monter en banc ; là troisieme dire & raconter des mensonges ; la quatrieme de se mocquer de la simplicité du peuple : la derniere de vendre des boulettes & telles autres choses. Telles sont leurs principales actions, combien qu'en l'exercice leurs moyes soiét differens, & selon leurs particulieres humeurs, car aucuns d'eux se servent de Zani, autres de Buratins, autres de maquerelles, qui avec le luth, qui avec la lire ou la harpe : lesquelles susdites proprietez bien examinees, i'ose dire qu'elles furent inuentees du diable, puis que iadis par luy pratiquees au paradis terrestre : & qu'ainsi ne soit, il se masqua ayant pris la forme d'un serpent : s'il n'est monté sur vn theatre, il est monté sur l'arbre, duquel se font les tables, & de celles-cy les theatres : il a proferé mensonge, disant, *Nequaquam moriemini* : il s'est mocqué d'eux, & *eritis sicut dii*, leur vedit sinon quelques boulettes, au moins des pommes qui en ont la ressemblance. C'est donc à bon droit que le Diable & les Ciarlatans conspirēt à mesmes effects, doüiez & ornez de mesmes mœurs, desquelles ie propose traićter au chapitre suiuant.

CHAP. IV.

Des mœurs depravees des Ciarlatans.

IL est necessaire à qui veut discourir de leurs mœurs, d'y establir en premier lieu vne distinction : car il y en a de beaucoup de sortes ; & lors de chacun d'iceux nous en traićterons, & avec quelque fondement. Galien en son liure, Que les mœurs de de l'esprit suivent le temperament du corps, diuise les mœurs en deux rangs, les vns naturels, les autres acquis : Les premiers sont ceux qui viennent du tem-

C. iij

perament : les seconds qui procedent de l'education & de l'institution : & combien que Galien rapporte la cause des naturels au temperament, en disant que les bilieux sont prompts, actifs, coleres, vindicatifs, & cauteleux, à cause que la bile a ces proprietez, aussi pareillement les sanguins sont temperez : graues, affables, & modestes; les Phlegmatiques, tardifs, pe-fans, endormis, & malidoines : & les melancholiques craintifs, irresolus, tristes, haues & secs; neant-moins Hippocr. au liure *De aëre aq. & locis*, Ptolomee en son Centiloque, & Aristore au 7. de l'histoire des animaux, adioustent aux causes des susdits temperamens la situation des lieux, laquelle non seulement d'elle-mesme, mais aussi du climat dominât, a vertu & puissance de donner telles meurs, selon leurs dispositions; c'est pourquoy Isidore au liure de ses Etymologies, a dit: *Roma graues generat, sic Gracia leues, Africa versipeles & natura Gallia fortes*. Tacite en dit autant des mœurs des Allemans, ce qui a esté reduit en vers par vn gentil Poëte en ceste sorte:

Germani cunctos norunt tolerare labores,

O vtinam possent tam bene ferre sitim.

Ciceron aussi en l'Oraison 16. contre Rull. est de cet aduis, que la situation des lieux forme les mœurs, & pourtant dit que les Carthaginois sont doubles & trompeurs, non que leurs peres ou meres ayent communiqué ces defauts, mais le lieu qu'ils habitent; ainsi les Montaignars de la Toscane sont rudes & forts, comme ceux de la Campanie superbes, *Nam generantur mores tam à stirpe generis ac fluminis quàm ex rebus quæ ab ipsa natura, à vitæ consuetudine suppèdiantur quibus alimur & viuimus; Nam Carthaginenses fraudulenti & mordaces, non genere, sed natura loci, Ligures montani*

duros atque agrestes, docuit ager ipse nihil ferendo, nisi multa culturâ & magno labore quasitum: Campani semper superbi bonitate agrorum & fructuum magnitudine; Ex hac copia & omnium rerum affluentia primum illa nata sunt, arrogantia, qua à maioribus nostris alterum Capua Consule pestulavit, deinde ea luxuries quæ ipsum Annibalem, etiam tum invictum voluptate vicit. A ces deux causes j'adiouste la troisieme, qui est la faculté hereditaire des parens, pource que nous voyons bié souuent les enfans ressembler à leurs peres, non seulement au bastiment du corps, voire mesme quant aux mœurs & inclination tant acquises que naturelles: & c'est à ce propos que disoit Horace en l'Ode 4. du liure 4.

*Fortes creantur fortibus, & bonis
Est in iuuentis, est in equis patrum
Virtus, nec imbellem feroces
Progenerant Aquilas columbam:
Doctrina sed vim promouet insitam
Reliquæ cultus pectora roborant,
Vtrumque defecare mores,
Dedecrant bene nata culpa.*

Et Hesiodé de mesme, *Pariunt autem mulieres liberos similes parentibus*: mais aussi est-il vray que ceste cause n'est pas necessaire, pource qu'on voit souuent les enfans semblables à leurs peres: d'autres aussi grandement dissemblables, car assez ordinairement de bons peres naissent de mauuais enfans: & de mauuais d'autres tresbons, pource disoit Horace:

*Abas parentum pesor auis
Tulit nos nequiores.
Mox daturus progeniem vitiosorem.*

Et à cecy regardoit Virgile au 4. del'Eneide, feignant qu'en la fuite d'Enée, la miserable & infortunee Didon disoit ces paroles:

Luminibus sacris, & sic accensa profatar,

*Non tibi dura patens generis, nec Dardanius auctor,
Perfide, sed duris genuit te cunibus horrens
Caucasus, Hircanaque admorunt vbera tygres.*

Ce qu'il semble avoir dit à l'imitation d'Homero, lequel en l'Iliade 16. escrit ainsi :

*Non eques ipse pater fueris tibi mehercule Pelcus,
Non Theïs est genitrix, glaucum te peperit aquor,
Asperaque rupes, & mens tibi dura, feroxque est.*

Et de là vient qu'ez siecles passez on a veu vn Themistocle tresbõ pere auoir engendré Cleophon meschant garnement: Pericles vn Patalus: Thucydide vn Xantipus, Marc Aurele Commodus, Vespasian Domitianus; Germanicus vn Neron: & le mesme encores voyons nous en son contraire, sçauoir que plusieurs bons enfans sont naiz de peres vicieux, & de fort vile & basse estoffe. Euripide Poëte Tragique fort celebre, nacquit d'une mere iardiniere; le pere de Demosthene estoit coutelier: Pindare & Horace, tous deux Poëtes Lyriques tres-fameux, naquirent de peres qui estoient sonneurs de trompettes; & Socrates qui sans parangon d'aucun autre, fut par l'Oracle iugé tres-sage, eut pour pere vn Sophromisme graueur, & Fenatita sage femme; Ciceron & Caius Marius, l'un renommé par son eloquence, l'autre pour auoir esté sept fois Consul, estoient d'une fort basse & vile extraction: Aussi Diocletian l'Empereur fut fils d'un peletier, & mille autres que ie laisse pour euiter prolixité: De maniere qu'il est vray que biẽ souuẽt les mœurs nees avec nous, nous sont trãs-mises par heredité, & non point les autres: mais ie ne parle point maintenãt de ces mœurs que nous dõne nostre naissance, mais des estrangeres & acquises: car à vray dire ce sont celles lesquelles s'acquierent
par

par la hantise des parens ou des compagnies, ou des maistres, d'autant que telles mœurs & inclinations peuuent estre bonnes ou mauuaises, & sont comme le fondement de la vie que doit mener l'homme, & les causes du bien & du mal qu'il y peut receuoir, ainsi que tesmoigne Plutarque par le dire d'Euripide, dans l'Hercule furieux au liure de l'education des petits enfans.

*Nisi fundamenta scriptis iacta sint proba,
Miseris necesse est esse deinceps posteros.*

Et c'est pourquoy on apporte tant d'industrie & de diligence à trouuer des maistres qui enseignent les bānes mœurs. Les mœurs, comme enseigne Aristote au 2. des Morales à Nicomachus son fils, sont signes euidens du dedans du cœur, & sont comme fenestres ou les portieres à la cognoissance de l'ame & de l'entendement. Ce que nous demonstre nostre Seigneur, parlant des mauuaises mœurs & depravees des Pharisiens, en disant à *fructibus eorum cognoscitis eos*. Or les mœurs estant bonnes ou mauuaises, les bonnes sont marques d'un homme de bien, les mauuaises d'un meschant & d'un scelerat; entre ces deux il n'y a aucun milieu; voyons donc quel iugement l'on doit faire des Ciarlatans par la consideration de leurs mœurs.

Leurs mœurs & façons de faire sont, d'estre vagabonds, viure dans les taverne & cabarets, estre bastleurs, pariures, babillards, putassiers, ioueurs, & pour comble & couronne de toutes actions, menteurs, trompeurs, passefins, & à outrance; reste donc que comme tels ils soient exilez & bannis de la societé ciuile, indignes de loüange, mais souillez de blasme & d'infamie, selon ce que dit A-

D

ristote, que à *prauis moribus nemo laudatur* : & de là viē que la loy qui est en terre comme vn rayon de la diuinité, les declare infames in *leg. 11. §. fin. ff. de his qui notantur infamia*. & en donne la cause, parce qu'en public, pour vn gain deshōneſte, & par actions honteuses, ils s'exposent à l'opprobre & à l'infamie. Les Canonistes ne les declarent pas seulement infames, mais defendent & condamnent vn tel art, estant tel qu'il ne se peut exercer sans peché mortel. *c. donare, dist. 86.* & partant à ceux qui l'exercent, est defendu la Communion, *c. pro delectatione, de consecrat. dist. 2.* S. Thomas 2, 2. dit que cet art est pernicieux tant pour ceux qui le mettent en pratique qui pechent mortellement, que pour ceux qui l'escoutent, pource que non seulement ils pechent mortellement, mais aussi mal à propos despensent leur argent pour acheter de leur baies: ainsi souuent nuisans à la santé de leurs malades qui se seruent de tels medicamens. Mais de cecy nous en parlerons plus amplement en son lieu.

CHAP. V.

Des fraudes & impostures des Ciarlatans.

SI aucune chose pouuoit ou deuoit rēdre odieux cet art des Ciarlatans, ces deux cy seroiēt plus que suffisantes, le mensonge & la tromperie; & d'autant qu'au chapitre precedent, i'ay dit que le mensonge estoit la vraye marque des Ciarlatans, ie veux en traicter icy plus amplement, & en suite de sa propre engeance qui est la tromperie, pource que iamais mensonge ne fut sans tromperie, ny tromperie sans mensonge: Ayant donc cy dessus demonſtré ce que i'auois promis, ſçauoir leur origine & leurs mœurs,

reste le troisieme, qui est le mensonge & la tromperie, ou l'imposture des Ciarlatans. Le mensonge à mon iugement est vn vice si laid & si difforme, que ie n'estime pas qu'un homme en puisse commettre vn plus de reistable, tant pour l'infamie qu'il apporte avec foy, comme ie diray cy apres, que pource que l'homme menteur est hay d'un chacun, & tenu pour tres-meschant homme. La raison est, qu'un menteur ne fait point estat de sa parole, & celuy qui n'en fait estat ne sçait que c'est de l'honneur, & qui ne fait conte d'honneur, est prompt & enclin à toute meschanceté. Le mensonge est donc vne marque & signe infailible d'un esprit qui aysément se portera à toute œuvre meschante; ce qui n'arrive point aux autres vices, pource qu'un luxurieux, encore est il mieux conditionné, il est veritable, il aime l'honneur; ainsi le colere & le gourmand, mais le seul menteur est comme la matiere premiere, laquelle comme elle reçoit toutes les formes, aussi cestuy-cy trespasse en toute sorte d'enormité, & quant à moy j'ay tousiours mis vn homme menteur au mesme rang des putains, lesquelles abandonnant leur corps n'estiment ny l'ame ny l'honneur, & ainsi n'y a chose si infamante qu'une putain & effrontee ne commerce pour de l'argent: de mesme il n'y a rien si plein d'opprobre qu'un menteur n'entreprenne fort facilement: & tout ainsi que les putains par vn nom plus honeste, se nomment Courtisannes, ainsi crois-je que le menteur se peut appeller faux courtisan; car ainsi que pour faire vn vray & parfait courtisan, sont requises quatre vertus principales, la verité, la religion, la charité, & l'humilité, de mesme à faire vn mauvais courtisan quatre vices sont necessaires,

D ij

l'ambition, la flatterie, l'orgueil, & le mensonge, qui est comme la couronne des autres.

Mais pour retourner à mon propos, pour cognoistre l'abomination du mensonge, j'examineray trois choses, la premiere d'où il a tiré son origine: la seconde ce que c'est, la troisieme ses laidures & deformitez. Quant à son origine on ne la peut sçavoir qu'ayant recours à son contraire qui est la verité, laquelle comme elle procede de Dieu, ainsi le mensonge du diable: or que Dieu soit l'auteur de verité, c'est chose si manifeste que les Sybilles mesmes l'ont escrit, & l'Erithree diuinement en ces termes, *Non est mendax Spiritus Dei, nec est Deus quasi homo ut mentiatur*: Et de mesme S. Iacques, *Est autem Deus verax, omnis autem homo mendax*: de sorte que les Theologiens tiennent pour constant, que la verité ne conuient à aucun plus parfaitement qu'à Dieu: & c'est ce que le Philosophe au premier liure des Posterieures neus vouloit donner à cognoistre, quand en discourant des principes il leur assigne la verité pour vne condition necessaire. *Oportet (inquit) principia esse vera*: & qui ne sçait que si Dieu n'estoit veritable, il ne seroit pas Dieu, puis que l'on ne croit pas au mensonge, & que l'on croit en Dieu, comme dit S. Paul: *oportet accedentem ad Deum credere*: à Dieu donc conuient la verité essentiellement. Or comme il est pere de toute verité, voire la verité mesme, aussi le diable son contraire est pere du mensonge, comme l'a enseigné nostre Seigneur au 8. ch. selon S. Iean, quand parlant du diable, il a dit *Mendax et pater mendacii*. Quant à la definition du mensonge, Hugues de S. Victor au 1. liure des Sacremens part. 12. c. 12. la nous donne fort doctement en disant, que c'est vn arraisonnement qui

n'a autre but que de tromper, *Mendacium est falsa vocis significatio cum voluntate fallendi*. S. Augustin au liure de la vraye religion dit la mesme chose; Que celuy est menteur qui avec paroles afferme ce qui n'est point, en intention de tromper; d'où appert clairement que le mensonge se porte à la tromperie comme à son propre but, & l'engendre comme son cher enfant: mais icy ne termine pas la meschanceté, pource que ou iamaïs, ou fort rarement, le mensonge ne vient qu'à l'escorte & comme en suite du parjure; & cecy n'est pas de moy, mais de Ciceron au 3. de ses Offices, *Facilis (inquit) via ad periuria ex mendacio sequitur*; ce qui fort à propos se recognoist en ce commun proverbe Italien, *Chiunque ad ogni parola hà il giuramento, al sicuro è bugiardo & homo fento*: & partant i'ay dit cy deuant qu'en l'homme ne peut tomber vn vice plus grand, ny pire que cestuy-cy; qui cōme vn hydre infernale, porte plusieurs testes, qui charmēt, enforcellent & fōt mourir le mēteur; voicy l'exēple. Seulemēt à dire vn mēsonge se cōmet peché mor tel, mais le proferer avec dessein de trōper son prochain, alors se redouble le peché: mais de iurer Dieu, ou par les choses saintes & sacrees, ou appeller la Verité mesme en tesmoignage d'une infame mensonge, c'est chose plus que diabolique. C'est pourquoy Platon voulant monstrier la difformité du mensonge au liure 31 de la Republique, dial. 7. a dict, *Ipsū reuerā mendacium omnes homines diique oderunt*. Or que Dieu l'ait en hayne il appert au 2. chap. de l'Exode, *Non loqueris contra proximum tuum falsum testimonium*. Qu'il soit encores odieux aux hommes, Iob le dit au 27. chap. *Donec superest habitus in me, & spiritus Dei in manibus meis, non loquentur labia mea iniquitatem, & lingua mea non meditabitur mē-*

D iij

*men-
daciū. S. Paul aux Ephesiens chap. 4. Deponentes men-
daciū loquuntur veritatem. Et David poussé d'une sain-
cte cholere dit au psalme 5. v. 6. Perdes omnes qui loquun-
tur mendaciū. Voire mesme Aristote, quoy que Payé,
a eu le mensonge en si grande hayne, qu'escriuant à
son fils Nicomach au 4. des Ethiques, il dit, *Mendaciū
semper est improbum & vituperabile*. Il est vray que Platō
au 3. liure des Loix a escrit qu'il estoit quelquefois
permis de dire vne mensonge, mais seulement à l'en-
droit des princes pour l'interest de leur Estat, ou pour
euitier quelque grand mal, comme en sa Republique
il le permet au Medecin pour consoler son malade.
Quant aux loix ciuiles, elles ont blasmé, detesté, &
defendu le mensonge, ordonnant que si quelqu'un
profere vne mensonge pour quelque benefice qu'il
possede desia, il doive estre priué non seulement de
ce benefice, mais aussi que si de ce mensonge s'ensuit
vne meschanceré, il doive estre puny du iuge, cōme
afferment Theodosius & Valens en la l. *et si legibus. §. si
contra ius, vel utile publ. l. i. C. tit. 25. & Zeno l. fin. de diuers.
rescript. l. i. C. tit. 26.* Et c'est ce mensonge lequel em-
ploient les Ciarlatans, quand en plein theatre ils ap-
pellent en tesmoignage le nom de Dieu contre la ve-
rité, seulement pour vendre leurs drogues, iurans &
affermans que leur pretendue vertu est aussi certaine
& veritable que la Verité mesme; ainsi trompans &
abusas leur prochain pour gagner vn miserable testō.*

Mais afin que chacun iuge que tous leurs menson-
ges aboutissent à la fraude & à l'imposture, ie veux
en produire quelques vns, lesquels suffiront pour in-
finis autres que ie pourrois alleguer, & ce seront leurs
plus notables experiences, & qui tiennent ordinaire-
ment le peuple en admiration, esquelles si l'impostur-

re se recognoist euidentement, on pourra pareillemēt coniecturer par icelles de toutes les autres. André Mattheole en son Commentaire sur le 6. l. de Dioscoride les raconte, en disant que leur premier & plus grand artifice est de manger du poison; le second de se faire mordre par animaux enuénimez, comme aspics & vipères; l'une & l'autre piperie est practiquée en ceste ville de Paris au bout du pont neuf par Desiderio de Combes.

Or la tromperie se fait en ceste sorte: c'est que voulans aualler le poison comme Arsenic ou Realgar, deux heures auparauant ils mangent grande quantité de laictuës avec force huyle: & en hyuer ne pouuans auoir de laictuës, ils mangēt tant de tripes grasses, que leur estomach en deuient enflé & tendu cōme vn tambourin, & cela afin que ce poison auallé, ne puisse percer & penetrer au dedans du corps, & ainsi faire erosion, ou produire autres mauuaises qualitez, selon le pouuoir de sa nature: ainsi donc l'estomach estant desia plein de viandes & farcy de graisse, le poison demeure sans vertu aucune, ne pouuant passer iusques au foye par les veines Mesaraïques, parce que ces viandes grasses & onctueuses ont desia bouché & oppilé les conduits de ces veines, petites & deliees comme des cheueux: ce qu'estant fait ils auallent soudainement leur huyle, poudre, ou opiate: & le peuple qui voit que ces gens ne meurent point par ce poison, croit aussi tost que c'est par la vertu de ce médicament qu'ils extollent & vendent, & non par les laictuës ou les tripes; eux alors retirez en leur logis, & se mettans à l'escart vomissent & reuomissent ces tripes avec le poison, & tout le iour ne mangent rien sinon qu'ils boient & reboient du

laict pour vomir & reuomir : en ceste façon ils se moquent du peuple ignorant , & luy vident sa bourle.

L'autre tromperie des Ciarlatans est qu'une heure ou deux deuant que monter sur leurs theatres, ils vont en la boutique de l'Apoticaire plus proche de leur theatre, & s'estans fait monstrier de l'Arsenic en choisissent trois ou quatre pieces, & disent à l'Apoticaire qu'il les leur enuoye quand ils l'enuoyeront querir : ainsi estans la occupez à leur caquet, loüant & exaltant leur médicament comme vn excellent contrepoison, ils enuoient leur seruiteur ou quelqu'un des assistans à la boutique de l'Apoticaire pour apporter le poison desia choisi : cependant sur leur theatre à la veüe du peuple, ces trompeurs ayant appresté & disposé quelques pieces de sucre candis dans les couuercles de leur boîte, artistement agencez, les prennent & les exposant en veüe de tous les assistans, puis apres les mangent, & ce sucre candis estant fort semblable à l'Arsenic, ce peuple croit aussi tost que ce qu'ils auallent soit le vray Arsenic, deceus par la ressemblance : alors & aussi tost ces pipeurs auallent leur pretendu contrepoison avec admiration & estonnement des spectateurs, qui ne manquent incontinent de ietter à la foule leur argent avec le mouchoir ou le gand, lors en ayant receu en abondance & suffisamment, ils se tirent derriere la tapisserie, se moquans & s'esclatant de rire de l'ignorance & stupidité du pauvre peuple, qui croit encores en auoir bon marché, si sur la fin on luy donne quelque petite farce ioyeuse, mais c'est chose moult plaisante à voir, que ces gens cy ayant donné à l'un de leurs seruiteurs à manger de ce sucre candis au lieu d'Arsenic, ils les instruisent par
apres

apres à tourner gémēt les yeux en la teste, se tordre le col, tirer la langue d'un pied de lōg, & retenāt leur haleine se chāger la couleur du visage, rougir, pālir, puis leur lier les bras fort serré pour empescher le poux & le battement des arteres, ce qui leur desfigure grandement le visage, & en ceste sorte les monstret au peuple, qui crieroit à l'homicide, si le suppose médicament leur estant donné ils ne reuenoient aussi-tost sains & gaillards : Et c'est alors que le peuple se rompt le col pour auoir de ce médicament, non cōme venu ou vendu par Ciarlatans, mais comme descēdu du ciel. Il me souuient d'auoir leu vne fois d'un qui ayant semblablement baillé à son valet du poison sophistiqué, & faisant semblant ne luy vouloir donner aucun remede iusques à ce qu'il eust perdu le poux, & qu'il fust en grand danger de mort pour mieux vendre sa theriaque, ayant aussi instruit ledit valet à contrefaire les susdits accidens, il pria un Medecin là present de toucher le poux de son seruiteur, afin qu'il testifiast deuant tous ce garçon auoir perdu le poux : à quoy s'accordant ce bon homme de Medecin, seruant au badinage du triacleur sans y penser, dit haut & cler qu'il n'auoit trouué aucun poux en ce valet, mais il n'auoit encores leu que par artifice on peut arrester le poux des arteres, combien que Galien l'ayt escrit au l. 6. des Preceptes d'Hypocrate & de Platon. On voit le mesme es arteres lesquelles ny plus ny moins que les nerfs ou couppés, ou serrés par liens, ne battent & ne tressaillent plus. De là il pouuoit penser qu'on pouuoit auoir lié les bras à ce valet, & par ce moyen empesché le battement des arteres disposees du long du bras iusques aux mains; car ces trompeurs accommodent si finement les

E

liens pour serrer, qu'en tournant vne boulette de fer cachée hors de la manche au dessus du coude, ils les serrent fort, & les laschent quand ils veulent; ce qui se pouuoit aysément faire par celuy qui soustenoit par les bras son valet, faisant semblant d'estre à demy mort pour en faire vn spectacle au peuple. Par telle ruse donc les liens se ferroient quand il vouloit empeschier le battement des arteres à son valet, & se laschoient peu à peu, quand ce fin valet apres auoir pris de la theriaque faisoit semblant de recouurer peu à peu sa premiere santé. Ce sont les tromperies que font ces bourreaux, lesquelles i'ay voulu declarer au long, afin que chacun les sçache & puisse euitter: lesquelles Mattheole en son Commentaire sur le 6. liure de Dioscoride, tesmoigne auoir apprises par l'un des plus grands maistres de tous ceux qui faisoient lors profession de manger du poison sans aucun dommage, qui les luy auoit decouuertes pour recompense de ce qu'il l'auoit guery de la grosse verolle qui l'auoit mangé iusques aux os. Or Galien fait aussi mention de certains Ciarlatans, lesquels en son temps avec beaucoup de ruse & d'artifice beffloient le monde, au liure de la Theriaque à Pison, & dit que c'estoient certains peuples d'Italie, nommez Marses, & i'estime que ce sont les Abruzzes lesquels non pour aucune vertu naturelle qu'ils eussent de resister aux venins, se faisoient mordre par des serpens, mais par fraude & tromperie plaisante, leurtroient ceux qui y auoient trop de fiance. De ceux cy nous en parlerons au chapitre suiuant.

CHAP. VI.

*Des tromperies dont vsoient les Ciarlatans au
temps de Galien.*

ILs auoient coustume de se faire mordre par des serpens enuenimez, il est donc aussi vraysemblable qu'ils deuoient vendre quelque medicament qui fust selon leur dire souuerain & excellent contre telles morsures. Ces gens cy auoiēt deux sortes d'artifice pour seduire le peuple: le premier de manier les serpens; le second de se faire mordre, l'un & l'autre practiqué à Paris par Desiderio de Combes. Pour les manier dextrement ils auoient de coustume de se frotter les mains avec leur onguent composé du suc de serpentaire, suc de racines d'Asphodeles, fucilles de Sauinier, graine de Genieure, ceruelle de lieure, & d'huyle de graine de refort sauuage, lequel onguent est tres-propre pour se defendre de la morsure des serpens veneneux, & pour plus grande precaution peut estre qu'à l'heure mesme sur leur theatre ils se frottoient les mains de ceste mixtion en maniant ces animaux, lesquels estourdis de la vertu du liniment, deuenoient inhabiles & incapables de mordre: mais pour plus grande assurance, ils attendent d'aller en questel, & principalement des viperes & aspics au fort de l'hyuer, lors qu'accablez du froid, ils sont moins propres à mordre qu'au temps d'esté.

L'autre artifice duquel ils se seruent pour se faire mordre, comme recite le mesme Galien, est qu'en accoustumant ces serpens à mordre sur vne piece de chair qu'ils leur presentent, ils la leur font mordre tāt

E iij

& tant de fois, qu'en fin ils en perdent leur vray & naturel poison, ce qui leur succede merueilleusement bien, car cependant que ce serpent mord il vuide & descharge ordinairement comme avec rage son poison sur la chose morduë, tachant de l'offenser comme par ses propres armes offensives, de sorte que leur ayant en ceste façon tiré hors le venin, & les ayant appriuoisez à leur volonté, ils se font mordre en pleine place, tantost la langue, tantost les mamelles: autres avec paste empastent les dents des viperes, & ainsi le poison attaché à leur palais ne peut percer ny penetrer dans la partie: autres avec artifice leur cassent ou arrachent les dents: autres coupent avec des ciseaux certaines petites vessies ou bourschettes, à la racine des dents esquelles est contenu ce venin: Apres lesquels artifices maniant & remaniant, & ce faisant piquer à ces animaux, ces gens prennent aussi tost leur pretendu antidote, & font croire au peuple que c'est par sa vertu qu'ils sont exempts de tout mal: Ces ruses & fourberies sont passées du temps de Galien iusques au nostre, auquel ces Ciarlatans avec tant de bon-heur triomphent de nostre simplicité, ainsi que fait en ceste ville Desiderio de Combes: & ie voudrois que l'on fist en son endroit ce qu'autrefois i'ay veu à l'endroit d'un autre pour descouvrir l'imposture: Vn Apoticaire fut commandé par l'un des Magistrats de porter à un Ciarlatan une piece de sublimé, parce qu'il se vantoit d'en manger: & à un autre qui se faisoit mordre par des serpens, luy fit porter une vipere, mais cest imposteur se garda bien de toucher ny au sublimé, ny à la vipere, resmoignage evident que ce sublimé qu'ils mangent est sophistiqué, & que leurs viperes sont sans venin:

encores seroit ce peu s'ils se contentoient de ces tro-
peries, mais qui pis est parmy telles fourbes ils mé-
lent le nom des Saints, car il y en a de si effrontez &
teméraires que d'oser en place publique se dire des-
cendus de la lignee de S. Paul, ce que tesmoigne An-
dré Mattheole en son Commentaire sur le 6. de
Dioscor. chap. 40. en disant que c'est vn pur menfon-
ge, & que tels venoient de la Pouille, natifs de la ville
de Leccia, ou des environs, & qu'ils pouuoient estre
yffus des Marses qui estoient du temps de Galien,
certains Ciarlatans, lesquels par le tesmoignage de
Pline, tirerent leur origine de Marfus, fils de Circe,
fameuse Magicienne, laquelle au mont Circeus pres
de Gaete, changea fabuleusement les Grecs tant re-
nommez en plantes & en bestes, & laquelle ayant
en ce mesme pays demeuré long temps, il est vray-
semblable que ces imposteurs ont appris del'vn ou
de l'autre cet onguent qui les garentit de la morsure
des serpens: & de fait le mesme Mattheole rapporte
auoir trouué vn onguent dans le Poëte Nicandre,
duquel ceux qui sont oincts, ne peuuent estre mor-
dus des serpens ou offensez des bestes venimeuses,
sa composition est recitee par le mesme Mattheole.
Pour retourner donc à mon propos, tout ce que ia-
sent ces presomptueux, n'est que fraude & menfonge,
ne leur suffisant pas d'vser de tant de bauarderies, &
de faux sermens, si encores ils ne faisoient seruir le
nom de S. Paul comme d'vn ruffien à leur meschan-
cetez, se disans parens d'vn Saint, d'vn si grand A-
postre, auant sa conuersion, citoyen de Tarse, Gen-
tilhomme Romain. Apres sa conuersion la langue &
l'interprete du saint Esprit, & qui pourroit tenir le
rang d'vn cinquiesme Euangeliste? ie ne nie pas pour-

E iij

tant que la terre de Malte, n'ayt quelque souveraine vertu contre les poisons, pour le miracle arriué en la personne de S. Paul, lequel abordé en vne isle par la tempeste de la mer, mené prisonnier à Rome sous l'Empire de Neron, comme il recueilloit des sarmens de vigne pour se chauffer, fut mordu d'une vipere, mais la secouant au feu il n'en fut aucunement offensé, dont les habitans de l'isle fort estonnez le croyoient vn Dieu:& de là vient que l'on croit ceste terre auoir quelque vertu contre les bestes veneneuses;& qu'en ceste isle ne se trouuent point de serpens ou autres animaux qui portent poison: mais ie maintiens que ces Ciarlatans vendent d'autre terre semblable à celle-cy, & souuent quelque piece de chaux au detrimement du peuple, lequel picqué d'un serpent, croyant trouuer secours en ceste pretenduë terre de S. Paul, il l'employe, & n'en receuant aucun soulagement, ne se pouruoit pourtant par d'autres remedes: ainsi demeure sans argent qu'il a mal employé, & souuent priué de la vie. A cest erreur le grãd maistre de Malthe pourroit facilement remedier à la façon du grand Turc, lequel en ses terres fait sceeler de son sceau le bol Armène & la Terre Sigillee, tant pour donner assurance qu'elles sont les vrayes, que pour oster les moyens de les falsifier & sophistiquer.

Ce sont là les principales fourbes & tromperies des Ciarlatans de nostre temps, desquelles on peut aysement conclure de toutes les autres, lesquelles ayant pour couronne le mensonge, & cestuy-cy aboutissant à la fraude, & n'estant iamais menteur qui ne fut larron, ny larron qui ne fut menteur, que chacun pense quelle vertu ou verité peut estre aux choses qu'ils vendent.

Il seroit donc bien à propos que monsieur le Lieutenant civil bannist ceste sorte de gens de la ville de Paris, qui sucent le sang & la substance du pauvre peuple, luy tirant l'argent des mains, lequel ils gagnent avec tant de peine, & qui seroit le soubstien de leurs pauvres familles: puis ces gens enrichis de leurs despoilles s'en moquent & en triomphent en nos presences, vestus de leurs riches & superbes vestemens. Et que cecy soit grandement considerable, il appert en ce que nous auons cogneu vn nommé Denys l'Escot qui se vantoit qu'en dix ans qu'il faisoit le mestier de Ciarlatan, il auoit gagné cinquante mil escus, & chacun voit ce que gagnent à Paris Tabarin & Mondor, aussi faut-il que leurs gains soient grands pour nourrir tant de bouches, pour mener avec eux leur attirail, violons, basteleurs, Gratians, femmes, enfans, seruiteurs & seruantes: Et comme il seroit tres-expedient de les bannir pour le bien & vtilité du pauvre, ioint aussi que leurs remedes ont plus fait de mal que de bien, comme ie m'en suis enquis de plusieurs, & ie prens à tesmoins ceux qui les ont employez, aussi seroit-ce chose tres-sainte de les congédier pour oster la cause & le pretexte de commettre tant de pechez mortels, perpetrez comme par ces Ciarlatans, aussi par yn millier d'escoutans qui leur assistent, & c'est de quoy ie propose traiter au chapitre suiuant.

CHAP. VII.

De l'erreur qui se commet à escouter les Ciarlatans.

CE n'est pas mon intétion de discourir de l'erreur que commet le peuple en escoutant les Ciarlatans, sinon entant qu'il est grandement preiudicia-

bleaux malades : & que leur donner audience est la cause principale que l'on achepre leurs medicaments pleins de dol & de tromperie , tant s'en faut qu'ils apportent quelque vtilité , mais plustost dommage , & ce en deux façons : Premièrement parce qu'ils ne font point les effets qu'ils promettent , & ne le peuvent , comme j'ay monsté cy dessus : en second lieu , parce qu'en attendant leur operation & leur effect , on perd l'occasion de se servir d'autres remedes pour le soulagement de la maladie. N'escouter donc pas leur babil & leurs sornettes , c'est fuir de croire à leurs men songes , & par consequent euit l'occasion d'achepter de leurs drogues. Mais d'autant que ie ne croy pas qu'il se puisse trouver vne raison plus forte & plus puissante pour en destourner l'homme Chretien , que de dire qu'on ne peut les escouter sans scrupule de peché mortel , ie me suis resolu de l'esclaircir en ce chapitre : & pour en parler avec ordre & fondement , ie me serviray de ce qu'apporte à ce propos S. Thomas en la 22. question 169. art. 2. où il recherche si parmy les jeux il se peut trouver quelque chose de vertueux : & la pour trouver quelque belle distinction à l'esclaircissement de ceste matiere il produit , & admirablement selon la coustume , vn fleuve de Philosophie , duquel ie me serviray , disant en ceste forte. Les actions des Ciarlatans ont deux parties , sçavoir la fin & les moyens tendans à ceste fin : la fin est de vendre leur drogue : les moyens sont outre les men songes , les farces & comedies representees par des bastelers : j'ay desia dit cy dessus que leur fin est tres-meschant , coustü de mille bauarderies , & tiffü d'autant d'impostures ; les moyens , qui sont leurs jeux & comedies , voyons de quelle nature ils sont :

S.

S. Thomas au lieu sus allegué, conclud que les jeux des theatres sont non seulement conuenables, mais necessaires à l'homme, par le tésmoignage de S. Augustin au l. 2. de la Musique, & par celuy d'Aristote au 10. l. de l'Ethique, chap. 3. où il constituë es jeux ceste vertu que nous appellons Eutrapelie, laquelle n'est autre chose qu'une certaine ioyeuseté qui se sët à l'ouye des paroles, ou sentences plaisantes, des bõs mots ou faceties: & la raison par laquelle il demonstre que tels jeux sont necessaires à l'homme est tresbelle, c'est que l'homme estant composé d'ame & de corps, & comme ces deux substances sont finies & bornees, aussi leur vigueur & vertu est pareillement finie & limitee, & pour ceste raison ne peut peiner ou trauailer incessamment, mais a besoin de quelque repos: & d'autant que ces trauaux & ces fatigues sont de deux sortes selon la difference de leurs parties, scauoir les vnes corporelles, les autres spirituelles; les corporelles consistent aux exercices du corps, les spirituelles aux contemplations & meditations de l'ame: c'est pourquoy le corps a besoin de repos, qui est de se departir du trauail: & l'ame quant à elle, en aura aussi besoin. Mais d'autant que le repos de l'ame c'est la delectation, & que les jeux des theatres apportent admirablement ceste delectation. Pour ceste raison ces jeux sont necessaires à l'homme, quãd par iceux il iouit de l'un & de l'autre repos; du repos du corps, parce qu'estant là present il ne trauaille point: de celuy de l'ame, parce que dans ces jeux il reçoit du plaisir: & à bon droit Caton disoit:

*Interpone tuis interdum, gaudia curis,
Vt quemuis animo possis perferre laborem.*

Pour ceste raison Dieu commanda à son peuple le re-

F

pos du iour du Sabbat pour restaurer le corps, & l'ame, pareillement par le cult & l'obseruance des sacrees ceremonies : & pour le mesme regard de ce double repos, les Gentils instituerent leurs jeux Olympiques, les seculiers, & autres, desquels cy dessus nous auons suffisamment parlé : Aussi voyons nous par experience que ceux qui s'attachent trop aux exercices tant du corps que de l'ame, ou ne viuēt pas longuement, ou deuiennent assez ordinairement fols: c'est pour cela qu'Aristote au 4. de l'Ethique, dit que dās l'humaine cōuersation on iouyt de quelque repos parmy les jeux : & S. Thomas à ce propos raconte vn gentil exemple de S. Iean l'Euangeliste : Ce saint personnage jōiant vn iour avec ses disciples, il fut apperceu d'un autre disciple qui s'en scandalisa, ce qui estant bien recogneu par S. Iean, il pria l'un des compagnons de celuy qui s'en scandalisoit, & qui portoit vn arc & des flesches, que de grace & de courtoisie il voulust tirer quelques flesches à vn but qu'il luy monstroit : cestuy cy fut prompt à obeir; mais en ayant décoché vn grand nombre, il se reposa, & S. Iean luy ayant demandé poutquoy il se reposoit, il luy respondit que s'il vouloit continuer à bander l'arc tant de fois, que sans doute il le romperoit: aussi-tost repartit S. Iean, disant que le semblable aussi arriueroit à la nature humaine, laquelle si nous voulions tenir asseruie en vne affliction ou meditation perpetuelle, sans luy donner quelque recreation ou honnestes plaisir, sans doute elle se destruiroit. A ce propos ie me souuiens d'auoir leu dans Elian au l. 10. *De varia historia*, que Hercule apres la sueur des combats, prenoit plaisir de iōier avec les petits enfans. Que Socrate fut trouuē par Alcibiades, s'esbatant avec vn ieune enfant nommé Lam-

proche: Et de plus que le Roy Agefilaus cheuauchoit vn roseau pour faire compagnie à vn sien fils qui l'auoit induit à ce faire, & s'estant retourné vers vn qui s'en mocquoit, luy dit: Tais toy, quand tu auras des enfans tu iugeras de ce que ie fais. Il est donc suffisamment manifeste que pour la fragilité de nostre nature la recreation des jeux est necessaire; c'est pourquoy ont esté inuentez tant de jeux & de si differentes fortes, lesquels i'açoit qu'instituez à bonne fin, l'abus neantmoins, & le diable pere de l'abus les a conuertis en vices, estant veritable qu'infinis jeux se font, non pour recreation & esbatement, mais pour quelque defaut, ou pour l'auarice, causant bien souuent la perte des biens & de l'ame. Or pour retourner à mon propos: le ieu est necessaire à l'homme pour delecter l'esprit & le corps, mais d'autant que l'homme doit regler ses actions par la raison, la meilleure partie estant raisonnable, & dont Aristote rend la cause au l. 4. des Morales ch. 8. disant que si l'action humaine est compassée par la raison, elle naist & procede d'une habitude ou principe de la vertu morale: Aussi les jeux esquels l'homme prend son plaisir, doiuent estre conduits & reglez par la raison, & comme dit S. Thomas au liure preallegué, ils doiuent auoir trois conditions: la premiere qu'en tels jeux il ne se profere aucune parole falle ou deshonneste: la seconde qu'il ne s'y commette point d'actions illicites: la troisieme qu'ils se fassent à propos, en temps & lieu. La premiere condition se tire de Ciceron, qui diuise le ieu en celuy qui est honneste & liberal, & en celuy qui est lascif & meschant: le premier est necessaire à l'homme, l'autre est mal seant & peu conuenable: la seconde condition se tire de S.

F ij

Ambroise, lequel au liure de son Courtisan Catholique, escrit ainsi: *Caveamus ne dum relaxare animum volumus, solvamus omnem harmoniam quasi concentum quemdam bonorum operum*: Et partant Ciceron au liure des Offices, dit à ce propos: *Sicut pueris non omnem licentiam damus, sed eam que ab honestis actionibus non est aliena*: la troisieme condition se tire du mesme Ciceron dans les Offices, où il enseigne quand & comment se doit recreer l'esprit au ieu, en disant, *Ludo & ioco uti licet sicut somno & quiete*: c'est à dire que comme dormir tousiours & estre en oyfueté, nuirroit grandement à l'homme, pour estre l'oyfueté propre à eneruer le plus fort & genereux Athlete: aussi iouer, gaudir, & railler incessamment, est fort messeant à l'homme qui regle ses actions au niveau de la raison, & par ainsi les ieux se doiuent faire en temps oportun.

Or de ceste excellente doctrine de S. Thomas, naist ceste tres-belle distinction, qui enseigne si s'arrester & prendre plaisir à escouter les Ciarlatans, est peché mortel, ou non, de laquelle nous traicterons au chapitre suiuant.

CHAPITRE VIII.

Qui enseigne par le tesmoignage de S. Thomas que l'on ne peut escouter les Ciarlatans sans scrupule de peché mortel.

DEs enseignemens donnez au chapitre precedēt se puise ceste tres-belle distinction: les ieux des theatres ou de quelque sorte que ce soit, sont de deux sortes: les vns sont honnestes, les autres deshonestes: les vns vertueux, les autres vitieux, aucuns dignes de loüange, les autres de blâme: les honnestes & vertueux, & qui sont loüables, sont ceux qui ont les susdites conditions proposees au chapitre prece-

dent: les deshonestes, vitieux, & blasrables, sont ceux qui contiennent des paroles sales, actions mal honnestes, & qui se font hors temps & saison: Mais les ieu des Ciarlatans d'aujourd'huy ont en soy les trois susdites mauuais conditions, & n'ont aucune des bonnes, ils sont donc vitieux, illicites & deshonestes. Mais qui plus est S. Thomas en la 22. question 168. art. enseigne que l'homme qui assiste à tels ieu qui n'ont les trois susdites bonnes conditions, peche mortellement. Or chacun sçait que ceux des Ciarlatans ne les ont en façon quelconque; reste donc qu'e y assistant l'on y commette certainement vn peché mortel. A ces raisons i'en adiousteray vne autre: Si d'assister aux ieu illicites & vitieux, il y a scrupule de peché mortel, à plus forte raison d'estre present à ceux où il y va de l'interest de l'honneur de Dieu, & du dommage du prochain: mais aux ieu des Ciarlatans se trouue l'un & l'autre interest, tant pour les patriures & faux sermens, que pour ce que, comme i'ay dit cy dessus, le mensonge est celuy qui comble & couronne toutes les plus nobles actions de telles gens; mais encore y va le dommage du prochain, puis que la fin du Ciarlatan termine & aboutit dans la tromperie: c'est donc par toutes raisons encourir peché mortel de leur donner audience, voire d'autât plus grand qu'avec vostre presence, encores achetez vous souuent de leurs drogues, non que peut estre vous croyez, ou ayez intention de vous en seruir, mais seulement pour leur donner courage de continuer leurs bouffonneries: & partant S. Augustin au 10. traicté sur S. Iean dit clairement, *dare res suas histri- nibus vitium est immane*, par ceste reigle, *Qui causam dam- ni dat, damnum dedisse videtur*: Que s'ils voyoient n'a-

voir point celle belle audience & assistance ; sans doute qu'ils deviendroient plus sages : & s'il ne se trouuoit tant de fols qui creussent à leurs mensonges, & ouurissent leurs bourses, ils se resoudroient de faire vn autre mestier. Je ne nie pas, que si le Ciarlatan parmy ses comedies apportoit l'honnesteré, & qu'en ses faits & paroles il eutast le mensonge & la tromperie, en ne se point meslant de la medecine, que l'on ne peust l'escouter, mesme ie confesse que ces ieux seroient vertueux, & que pour y prendre recreation l'on pourroit y donner audience sans aucun peché, voire mesme ils receuroient beaucoup d'utilité & de profit, en vendant des fauonettes, pomades, petits portraits, anneaux pour la crampe, petites histoires, poudre à blanchir les dents, paste pour les cors, parfums, & semblables gentilleses; mais assister à la pluspart de ceux d'auourd'huy, qui n'ont autre vifée parmy leurs passetemps que de tromper, autres preuues que se pariurer, autre soin que de desrober, c'est vn tres-grand peché, & toutefois ce pauvre peuple se rompt le col pour y courir, commettât en ceste façon trois lourdes fautes; La premiere de perdre son ame par le peché; la seconde d'achepter leurs drogues comme ayant quelque vertu, & qui toutesfois n'en ont point; la troisieme de prendre remede de ceux lesquels sans donner soulagement font perdre l'occasion d'auoir recours à de meilleurs, & ainsi souuent le malade ou meurt ou demeure estropié. Mais, me dira quelqu'un, ie les escoute pour ce qu'encores ie voy plusieurs doctes & graues personnages achepter de leurs remedes, & faisant comme eux, ie croy ne point faillir. Je respons que telle raison n'est pas vallable: Premièrement parce qu'on

doit tousiours prendre exemple & imiter les plus gés de bien. Que si nous voyons quelquesfois des gens sçauans & d'une condition releuee, assister à leurs comedies, il s'en trouuera d'autres, voire trois fois autant, & gens lettrez qui n'y vont pas. Imité donc cecy plustost les vns que les autres. Que si tu voyois quelque docte & sçauant homme se ietter par vne fenestre, voudrois-tu pource qu'il est tel, aussi faire le semblable? non certainement, ceste raison donc tirée de l'imitation ne vaut rien; outre que si vn qui est plus que toy, veut faire largesse de son argent, ce n'est pas à dire que pour cela, s'il achete de leurs bagatelles, tu doies aussi y employer le bien, & pour eux soustraire le pain de ta pauvre famille: mais pense-tu qu'il y ayt aucun homme docte ou d'entendement, qui se plaie à ouyr des mensonges, & voir les manifestes tromperies commises enuers son prochain? Or quand ils preschent à bouche ouuerte & plein gosier, que leurs medicamens guerissent en vn moment toutes sortes de maux, qu'est-ce autre chose que mentir impudemment, & tendre des pieges aux simples par si frauduleuses impostures? Et quand ils afferment que dans les susdits medicamens ils ont meslé des racines cueillies dans le mont Caucase, ou mont Ripheen, avec quelque suc apporté nouuellement de l'Arabie heureuse, ou d'une graine cueillie dans les isles perduës, voire mesme qu'il y entre de la graisse du Phœnix, vn homme de cœur & de courage, vn homme sçauant pourra-il demeurer constant, & ne s'enfuir pas? & ne leur pas cracher au visage?

Mais pour mettre fin à ce discours par vne curiosité non commune, icy me dira le lecteur, qu'ayant esté faicte mention du Phœnix, il desire sçauoir si ve?

ritablement il se trouue, & si son renouvellement & comme sa resurrection se publiee parmy le monde est veritable? Le luy respondray pour closture de ce discours, & en diray trois choses, sçauoir si le Phœnix est, combien il vit: & comment il naist, priant le lecteur en premier lieu qu'il m'excuse en ceste digression, & qu'il pardonne à la curiosité du subiect, voire mesmes ie recognois que ce mestier des Ciarlatans est si attrayant & si babillard, qu'il s'attache mesme à moy, qui en escriis les imperfections, me faisant comme participant de son caquet & de son babil, c'est pourquoy i'appelleray à bon droit ceste digression discours babillard, non pas qu'il ne contienne verité, mais pource qu'il est plus curieux que necessaire.

Or combien que Torquato Tasso dans son Monde creé, ayt plus que diuinement escrit du Phœnix, neantmoins la difference de la ritme d'auec la prose, fera aussi mon discours different du sien.

Qu'il y ayt vn Phœnix, tous les auteurs qui en ont escrit le tiennent pour constant, voire mesme tous sont d'accord qu'il est vnique en tout le monde, plus beau que le Paon, de la grandeur de l'Aigle, de couleur d'escarlata, mais l'entour de son col de couleur d'or, la queue de couleur d'eau marine, avec quelque plumage rouge qui la diuersifie, ayant sur sa teste vn beau pennache, ainsi que la creste d'une poule Padouane, & de tres-belles couleurs: Ce Phœnix prend sa naissance, & vit seulement dans l'Arabie heureuse, & iamais aucun ne l'a veu manger: & c'est l'unique oyseau au monde, lequel approchant de sa vieillesse, par vn instinct de nature recueille & ramasse maintes pieces de Cinnamome & des rameaux d'encens, & en fait comme vn nid, le remplis-

sont

fant d'odeurs tres-precieuses, puis s'estant dessus es-
 tendu se meurt, lors apres vn espace de temps des os
 d'iceluy se forme vn petit vermisseau, lequel finale-
 ment deuiant petit oyseau semblable au Phœnix de-
 funct, puis deuenugrand il porte tout ce nid pres la
 Panchaie en la ville du Soleil, le posant sur son autel.
 De ceste histoire plusieurs Saincts Peres & sçauans
 personnages ont puisé vne raison, par laquelle ils
 prouuent que la resurrection des morts n'est point
 impossible en la nature, comme S. Cyrille en la 18.
 Catechese, S. Ambroise au l. 5. de l'Exameron au ch.
 23. & Tertullien en son liure de la Resurrection de la
 chair: Et d'autant que ses parolles sont tres-belles, il
 ne sera hors de propos de les coucher icy: *Accipe huius
 resurrectionis plenissimum atque firmissimum huius spei spe-
 cimen, siquidem animalis est res & vita obnoxia & morti, illud
 dico alitem, Orientis peculiarem, de singularitate famosum, de
 posteritate monstruosum, qui semetipsum lubenter funerans re-
 nouat, natali sine decedens, atque succedens iterum Phœnix,
 ubi iam nemo, iterum ipse; qui nō iam, alius idem.* Et combien
 que Plin au 10. l. de l'histoire naturelle ch. 2. ayt pei-
 ne à croire qu'il y ayt vn Phœnix au monde, en di-
 sant, *haud scio an fabulosum*, neantmoins tant de si fa-
 meux escriuains voulans prouuer la resurrection des
 corps tant difficile à la nature, n'auroient pas pris
 pour fondement vne fable ou chose feinte. Ceste ve-
 rité est donc certaine; outre que les Portugais & les
 Espagnols en leurs nauigations, rapportēt auoir veu
 de semblables oyseaux. Et le Preteian grand Empe-
 reur en Ethiopie, en vne sienne lettre escrete à Leon
 X. souuerain Pōtife, si ie ne m'abuse, afferme que dās
 ses terres vit le Phœnix: & Philostrate en la vie d'A-
 pollonius Thianeus au l. 3. assure qu'il y a vn Phœ-

G

nix, comme aussi Nicephore Caliste au l. 9. de l'histoire Euangelique ch. 19. Herodote au l. 2. Solinus ch. 48. Tacite au l. 5. de ses Annales, Suidas, & Ap- pian: mais Genebrard au l. 3. de sa Chronogr. raconte qu'au temps de Claudius Cæsar Empereur, 800. ans apres la ville bastie, l'annee du Consulat de Q. Pa- nutius, & de Sextus Papirius, fut porté de l'Egypte à Rome vn Phoenix viuant, mis & exposé à la veüe des Comices publics. Cet oyseau vit 660. ans, cômme testi- moigne Manili^{us} rapporté par Plin, mais Solin veut qu'il viue 540. ans. Pomponius Mela dit que sa vie ne passe point 500. ans, mais quoy qu'il en soit, c'est chose claire qu'il doit viure long temps, puis que tous les auteurs contestent au dessus de 500. ans: Mais la difficulté est plus grande de scauoir s'il prend seulement sa naissance des os du Phoenix defunct, parce que si ainsi estoit, il s'ensuiuroit que de celuy qui mourut à Rome eust prise son origine toute la race des Phoenix, d'autant que nous lisons qu'il fut porté à Rome, mais non pas que de luy d'autres fussent nais; mais d'autant qu'apres cestuy là il s'en est veu d'autres, ie croy (me rapportant neantmoins à la verité del'histoire) qu'ils viennent par generation naturelle, bien que tres-rares, & ce renouvellement qu'ils font dans leur nid avec les parfums & le Cyn- namome, à la veüe du Soleil, ie le croy aussi, mais c'est à mon aduis pour raieunir, ou se liberer de quel- que infirmité, ainsi que recite Albert le Grand, que les hirondelles dans leur nid illuminent avec la Che- lidoine les yeux de leurs petits, aueugles. Or main- tenant quand les Ciarlatans vendent des huiles ou onguents, esquels ils disent entrer la graisse du Phœ- nix, ou de l'oyseau de Paradis, qui peut le croire, le croye.

Icy finira mon discours, lequel asseurement (bien que ce soit mon dessein de n'offencer iamaïs personne) offencera Tabarin, Mondor, & de Combes, eux-mesmes recognoissans assez que ie dis la pure verité: Car combien de fois les auons nous veus dans leurs chambres, apres auoir rempli leurs coffres de nostre argent, & gorgez de nos despouilles, se mocquer de nous avec pitié & compassion de nostre simplicité? Mais ils disent que la necessité qui n'a point de loy, les y contraint, & qu'ils profitent plus en ceste profession que nous en la nostre: Mais ce n'est pas assez, il faut estre homme d'honneur, & ne pas tousiours seruir de Ciarlatan, de bouffon ou de basteleur. Quant à Mondor il a de l'esprit, & vn peu de lettres, & seroit capable, s'il vouloit, d'vne vacation plus honorable. Il est ciuil & courtois, ostâ t son chapeau bien honnestement, & avec vn doux sousris quand il renuoye le mouchoir ou le gand. Quant à de Combes il est grossier & rustaud, il ne sçait lire ny escrire, ny parler, & le peu d'audience qu'on luy donne le fait tenir, comme il est, pour le plus ignorant Ciarlatan & plus effronté menteur qui ayt mōté iamaïs en banc. Or ie leur dedie cet escrit pour vn remerciement des fausses drogues qu'ils m'ont souuentefois donné, ie les voulois cognoistre deuant que les condamner.

F I N.